

Supplément au SOP n° 41, septembre-octobre 1979

L'UNITE DES CHRETIENS AU MOYEN-ORIENT

1. Une vision antiochienne de l'unité de l'Eglise.  
Conférence donnée le 19 octobre 1978  
par le métropolitain IGNACE de Lattaquié (Syrie)  
à la Fondation "Pro Oriente" à Vienne.
2. Extraits de l'allocution prononcée le 22 août 1979  
par le métropolitain GEORGES (Khodr) du Mont-Liban  
devant le Synode de l'Eglise grecque-catholique  
d'Antioche (unie à Rome).

Document 41.A

## UNE VISION ANTIOCHIENNE

### DE L'UNITE DE L'EGLISE

par le métropolite IGNACE de Lattaquié

Ce m'est un honneur et une joie de pouvoir aujourd'hui exprimer publiquement mon admiration pour la fondation *Pro Oriente* et ses efforts persévérants et fructueux qui ont déjà tant favorisé le dialogue entre les Eglises, spécialement autour du Concile de Chalcédoine. Je voudrais y ajouter l'expression de ma propre gratitude, puisque vous m'avez invité à vous adresser la parole, en tant que chargé, par le Saint-Synode du Patriarcat orthodoxe d'Antioche, des relations oecuméniques.

Antioche et l'unité de l'Eglise ? Il peut sembler téméraire de rapprocher les deux questions. Le Peuple de Dieu, dans ce qui reste de l'ancien "diocèse" d'Antioche et de tout l'Orient, pèse si peu numériquement dans le volume oecuménique actuel, et ses divisions internes sont si complexes ! Et pourtant, nous nous trouvons devant une situation si originale qu'elle risque d'être typique et peut ainsi contribuer au mouvement des autres Eglises vers leur unité.

Pour sa part, le Patriarcat orthodoxe d'Antioche est déjà engagé sous maintes formes dans le mouvement oecuménique, comme membre du Conseil Mondial des Eglises et du Conseil des Eglises du Moyen-Orient, dans les Commissions panorthodoxes, dans le dialogue avec les anciennes Eglises orientales et dans certains programmes de collaboration avec les Eglises catholiques. Mais au niveau de l'Eglise locale, là où tout commence et où tout doit aboutir des efforts oecuméniques, qu'en est-il ?

Pour faire saisir l'originalité de la conjoncture antiochienne, je partirai d'un étonnement, plusieurs fois exprimé à mon Eglise ces dernières années : pourquoi, seul parmi les Eglises orthodoxes et orientales, le Patriarcat d'Antioche n'a-t-il pas encore renoué de contacts directs et officiels avec l'Eglise de Rome ? Je crois pouvoir répondre que le désir de charité et le souci de vérité de mon Eglise ne sont pas moindres que ceux des autres Eglises orthodoxes et orientales ; mais ce qui est autre est justement la situation ecclésiale et interecclésiale de l'actuel "diocèse" d'Antioche et de tout l'Orient. Cette situation n'a pas d'analogie, à ma connaissance, dans tout le monde chrétien ; elle demande à être étudiée sérieusement par les parties qui sont d'abord concernées localement. C'est à cette préparation que voudraient contribuer les réflexions suivantes.

Pour aller au cœur de la question, permettez-moi de rappeler brièvement quelques données de l'histoire. Antioche chrétienne est connue par tous les historiens de l'Eglise pour son caractère pluriel, et cela dès les origines : pluralité ethnique et culturelle permanente, se traduisent en pluralité d'expression liturgique et théologique. Cela n'alla pas sans crises périodiques, dont la plus fameuse est peut-être celle qui emplit la seconde moitié du quatrième siècle.

Du temps de Méléce et de Paulin, il pouvait y avoir plusieurs prétendants au siège d'Antioche : personne n'aurait osé imaginer qu'il y eût plusieurs Eglises dans ce qu'était le "diocèse" de l'Orient, avant même que l'on parlât de Patriarcat. Aujourd'hui l'ère des prétendants est révolue, nous sommes devant une situation de fait dont il serait vain de discuter la légitimité canonique en soi : l'Eglise locale d'Antioche est composée de cinq Eglises pleinement structurées, ayant chacune ses fidèles, son synode, son patriarche et ses évêques, sa liturgie et ses saints canons, ses variantes dans le symbole de la foi et ses institutions. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?

Sans aucune animosité, actuelle ou rétroactive, constatons seulement l'enchaînement de plusieurs causes. D'abord au VI<sup>e</sup> siècle, la constitution progressive d'une hiérarchie syriaque, parallèle à la hiérarchie chalcédonienne. Ce phénomène dualiste n'était pas étranger aux intrigues de la cour impériale et aurait vraisemblablement été résorbé sous les pressions de la même autorité, si, avant que se dessine la solution, n'était apparue une seconde cause : l'avènement de l'empire musulman sur la majeure partie du "diocèse" d'Antioche et de tout l'Orient.

La législation religieuse du nouvel empire ne fit que codifier la situation de fait qu'il trouvait devant lui. Ainsi, ce qui était dissension doctrinale à l'origine fut-il peu à peu infléchi vers la constitution de deux Eglises sur le même territoire. Ce fait est unique dans l'histoire de l'Eglise universelle. L'avènement des Eglises de la Réforme ne lui est pas assimilable, car, à Antioche, la question doctrinale ne fut qu'un prétexte objectif, on le sait mieux aujourd'hui où "chalcédoniens" et "non-chalcédoniens" se reconnaissent dans la même foi christologique. D'autre part, l'communication entre les Grecs et les Latins relève d'un autre type de division que celui d'Antioche... et alors jamais un patriarche de Constantinople n'aurait eu l'idée de constituer une hiérarchie parallèle dans le Patriarcat de Rome !

La torsion du VI<sup>e</sup> siècle, durcie par la législation musulmane, fut un précédent. Au début du VIII<sup>e</sup> siècle, c'est la constitution de l'Eglise maronite, orthodoxe chalcédonienne mais syriaque, qui affirma sa communion avec l'Eglise de Rome au temps des croisades, alors que, au même moment, le Patriarcat d'Antioche renforçait ses liens culturels et liturgiques avec Constantinople. Là encore, dans un autre contexte politique, cette nouvelle blessure aurait pu être guérie.

Après les conciles de Florence et de Trente, l'ecclésiologie romaine, inspirée davantage par le sens de la juridiction que par celui de la communion, favorisa l'apparition de deux nouveaux Patriarcats d'Antioche : le syrien-catholique et le grec-catholique melkite. La notion si traditionnelle de l'Eglise du *Lieu* s'estompait pour faire place à celle de l'Eglise des *personnes*.

On ne réalise sans doute pas assez dans l'Eglise catholique ce que les trois derniers siècles ont creusé de blessures dans le coeur des Eglises orthodoxes et orientales. Nous étions, et nous sommes encore, des Eglises affaiblies, économiquement et culturellement. Notre Eglise-soeur envoyait dans nos pays des légions de missionnaires, souvent les plus qualifiés. Or la confiance avec laquelle nous les avons accueillis a été déçue. Au lieu de nous aider à nous renouveler, les puissantes Eglises d'Occident ont cherché à nous "convertir" et ont constitué à nos dépens des Eglises uniates, latines et protestantes. Est-ce en la divisant que l'on aide une Eglise, une Eglise-"soeur" dit-on aujourd'hui, à se rénover ?

Vous pouvez comprendre combien la méfiance est profonde au coeur de nos Eglises. Ce ne sont plus des paroles qui pourront la guérir, mais des faits, des comportements sincères de communion. Il n'est pas rare aujourd'hui que de nouvelles générations catholiques, ignorantes de ce passé, tentent des initiatives généreuses de collaboration, voire, puisque telle est la mode sous d'autres cieux, d'intercommunion. Et elles s'étonnent de nos réticences. Voyons ! Puisque l'Esprit Saint n'a pas déserté nos Eglises, il est fidèle et suscite d'authentiques renouveaux chez nous aussi. Nous préférons les vivre seuls, de peur de tomber dans de nouveaux pièges. Ce que nous demandons, c'est d'abord que l'on reconnaisse notre dignité d'hommes et d'Eglise. Quand le pape Léon XIII parlait de la "dignité des Eglises orientales", je pense qu'il faisait allusion à cela. Quant à la "reconnaissance", vous savez bien qu'elle est au coeur de la "catholicité" entre les Eglises : savoir reconnaître en l'autre le même don de l'Esprit Saint alors qu'il est vécu autrement.

La situation à Antioche étant ce qu'elle est, quels sont les remèdes qui pourraient guérir les blessures du corps du Seigneur ? Allons droit au but : Antioche ne serait pas déchirée en cinq patriarcats si, lors de chaque crise, un concile antiochien avait pu se tenir, libre de toute pression extérieure, politique ou ecclésiastique.

tique. Aujourd'hui, la préparation immédiate et la tenue à moyen terme d'un tel concile ne sont plus impossibles. La faiblesse même de nos Eglises est un gage de leur liberté. Mais, pourquoi un concile ?

Le point de départ de la nouvelle unité antiochienne doit être synodal parce que la cause de chaque éclatement a été l'obscurcissement du sens synodal. A l'origine de toute brisure, il y a eu une blessure dans la communion de charité, suivie ou légitimée par une opposition dans la formulation de la foi : cette double plaie, au lieu d'être pansée par la charité des pasteurs, a été alors considérée comme irrémédiable et a été transposée sur le plan canonique. De part et d'autre, chacun s'est ainsi isolé dans une auto-justification juridique.

Quand nous proposons le point de départ synodal, nous ne pensons pas à un procédé juridique, hétérogène au mystère de l'Eglise, ni à un moyen pragmatique pour faire se retrouver tous les évêques de l'Eglise d'Antioche. Non, mais il s'agit pour nous tous de transcender les cloisonnements où des ecclésiologies décadentes nous ont enfermés indûment. Il s'agit de nous resituer dans le sens vivant de la sainte Tradition des conciles et des Pères qui nous offre le cheminement propre au mystère de l'Eglise une : d'abord la communion dans la charité, avec toutes ses exigences, puis la recherche de la communion dans la foi, enfin, comme son fruit, la communion plénière dans la Liturgie, laquelle inclut la communion canonique des pasteurs. La situation canonique aberrante où nous nous trouvons ne sera pas assainie par un accommodement juridique, mais par la reprise progressive de la communion dans la charité et dans la foi.

Une question cependant se pose. Le processus que nous préconisons - à savoir, faire progresser la communion dans la charité et approfondir la communion dans la foi en vue de parvenir à la communion plénière dans la Liturgie et entre les hiérarchies - ce processus doit-il mettre le synode antiochien au départ ou au point d'arrivée ? Le mettre au point de départ, ne serait-ce pas une pétition de principe, comme si nous étions déjà en communion ? Ce "comme si" n'est-il pas une pieuse fraude condamnée à l'échec par manque de vérité ?

En fait, il n'y a là aucun subterfuge mais un sens tout à fait traditionnel de l'Eglise locale. Au contraire, ce sont nos réticences à mettre le principe synodal au point de départ qui révèlent combien nous nous sommes indûment installés de droit dans une situation de fait, irrégulière théologiquement et canoniquement. En effet, dans les premiers conciles oecuméniques et dans plusieurs conciles généraux ultérieurs, on convoquait aussi les évêques, les clercs et les laïcs soupçonnés de schisme ou d'hérésie. A combien plus forte raison serait-il possible aujourd'hui que se réunissent tous les hiérarques des cinq Eglises issues d'Antioche. Qui peut, en effet, accuser l'autre de péché personnel de schisme ou d'hérésie ? ou quelle est l'Eglise qui est aujourd'hui canoniquement excommuniée par une autre dans le Patriarcat d'Antioche ?

Nous ne sommes pas en pleine communion liturgique et canonique ? Raison de plus pour travailler ensemble à approfondir jusqu'à la source notre communion imparfaite dans la foi. Il y a de profondes divergences dans la profession de notre foi ? Raison de plus pour avancer résolument sur le chemin de la communion dans la charité qui seule peut aplanir le chemin de l'unanimité dans la foi.

Pour préciser ces perspectives, en quoi consisterait la première étape, celle de la communion dans la charité ? Il s'agirait avant tout de la charité pastorale, inspiratrice première du charisme épiscopal. Nous ne pouvons plus nous le cacher : trop d'efforts pastoraux entrepris par chacune de nos Eglises tournent vite court et marquent le pas parce que les pasteurs agissent comme s'ils étaient seuls. Ailleurs, le processus peut être différent. L'Eglise de Rome, par exemple, et l'Eglise de Grèce peuvent chacune de leur côté travailler à un renouveau interne en ignorant l'autre, puis un jour viendra où l'un des fruits de ces renouveaux sera la communion plénière entre les deux Eglises. Ici, à Antioche, nous sommes tous la même Eglise locale où les cinq Eglises actuelles sont imbriquées à tous les niveaux : familles, paroisses, vil-

les et villages. La pieuse fraude consiste au contraire à vivre "comme si" chaque Eglise pouvait résoudre seule les tragiques situations où se trouve notre peuple.

Le premier lieu ecclésial où les pasteurs doivent donc se réunir est celui de leurs responsabilités pastorales envers le Peuple de Dieu qui leur est confié. Ce serait la première forme du synode. La première réconciliation, bien au delà de la courtoisie fraternelle, consisterait en la repentance sincère, en la conversion à la source de l'Agapè, car notre péché fondamental est commun : l'omission, l'oubli de nos frères. Mais il devrait être clair dès le début que cette première réconciliation excluera toute reprise de prosélytisme "dans les coulisses" : se réconcilier n'implique pas d'être absorbé par une Eglise plus forte. D'autre part, cette réconciliation inclura des "fruits sincères de métanoia", tels que la décision de traiter désormais entre Eglises, et non plus entre une Eglise d'une part, et des chrétiens, dont on oublie l'appartenance à leur Eglise, d'autre part.

Dans ce climat de prière et de purification, nous aurions alors à rectifier ensemble notre ministère épiscopal, car, à l'image de nos divisions ecclésiales, notre service pastoral a, lui aussi, glissé dangereusement vers la déviation juridique de la pure administration, au détriment de l'annonce de l'Evangile et de la célébration des saints Mystères. C'est dans cette lumière que pourraient être résolus synodalement les problèmes pastoraux qui nous sont communs. A Antioche désormais une Eglise ne peut plus être ce qu'elle est appelée à être si elle ne se renouvelle pas avec ses Eglises-soeurs du même lieu. Et cette constatation est tout à fait cohérente avec le mystère même de l'épiscopat : un évêque n'est pas évêque seul mais dans le corps épiscopal. Le principe synodal est à la racine.

La seconde étape, qui vise à la pleine communion dans la foi, semble devoir rencontrer des obstacles insurmontables, du fait que les données de la solution débordent la situation antiochienne. Trois familles doctrinales sont présentes ici : l'orthodoxe, la catholique et la syrienne. Chacune des Eglises concernées est en communion de foi avec d'autres Eglises de l'extérieur qui, elles, ne sont pas en communion de foi entre elles. Devons-nous donc attendre l'unanimité entre les Eglises orthodoxes et catholiques, entre les Eglises orthodoxes et les Eglises orientales, entre les Eglises catholiques et les Eglises orientales ? Il est clair que la recherche de la communion dans la foi par le synode antiochien ne viserait pas à un compromis doctrinal local qui désolidariserait les Eglises de leur communion orthodoxe, ou catholique, ou orientale. On ne saurait réparer une blessure dans la foi en en provoquant trois autres ! Mais nous pensons aussi que notre attitude ne peut être la seule expectative. Au contraire, dans le respect de nos solidarités de foi, nous estimons que le cas original d'Antioche peut contribuer à aider les Eglises de l'extérieur sur le chemin du dialogue de la foi. Comment ?

Justement, en ne séparant pas les fils de ce qui est notre noeud gordien : notre problématique doctrinale est inséparablement chalcédonienne et vaticane, si l'on accepte de prendre comme symboles de nos dissensions le quatrième concile oecuménique et les deux derniers conciles généraux de l'Eglise catholique. Ici et là, il s'agit du fondement du mystère de l'unité divine révélée et communiquée aux hommes. Au quatrième siècle, il s'agissait de l'unique "physis" du Verbe incarné, selon l'expression du grand Cyrille, l'unité du Christ, vrai Dieu et vrai homme. De nos jours, il s'agit de l'unité du corps du Christ, du Christ total, de l'Eglise : comment l'unique Esprit Saint, Seigneur et vivificateur, réalise-t-il l'unité de l'Eglise à travers ses charismes de service ? Comment l'unité sainte répandue par l'Esprit rend-elle l'Eglise de plus en plus "catholique" parce qu'elle est "apostolique" ?

La continuité et le lien des deux problématiques sont évidents : christologie d'une part, pneumatologie et ecclésiologie d'autre part ne peuvent être séparées. Mais à cette cohésion dans le mystère de l'unité viennent se superposer des ressemblances dans l'histoire des divisions. La doctrine chalcédonienne a été formulée en catégories gréco-latines de personne et de natures, étrangères et suspectes à la culture sémitique syriaque. De même, la doctrine vaticane, dès avant le XIXe siècle, s'exprimait en

catégories de juridiction issues du droit romain, elles aussi incompréhensibles et inadéquates pour la Tradition pneumatologique et ecclésiologique des Eglises orthodoxes et orientales.

Or le fait nouveau des dernières décennies, auquel la fondation *Pro Oriente* n'est pas étrangère, est que l'opposition autour de Chalcédoine est virtuellement transcendée : toutes les Eglises concernées professent la même foi dans le Christ, vraiment et pleinement Dieu et homme, au-delà de formulations trop liées à des catégories philosophiques. La question que nous posons est alors celle-ci : s'il a fallu quinze siècles pour résoudre cette division, pouvons-nous nous résigner à attendre d'autres siècles pour résoudre l'autre division ? Nous ne prétendons pas la résoudre en quelques phrases ! Mais il semble que les lignes de solution commencent à se dessiner. A notre sens, elles pourraient être les suivantes.

Sur la base du principe exprimé par le premier synode de Jérusalem, "ne rien imposer au delà de ce qui est nécessaire" (Actes 15, 28), il est légitime, voire urgent, de distinguer, d'une part, l'adhésion au "kérygma" évangélique qui est nécessaire à l'unité dans la foi et, d'autre part, la reconnaissance des "théologouména", valables pour telle Eglise selon son contexte historique et culturel mais non contraignants pour d'autres Eglises dans d'autres contextes historiques et culturels. La preuve vient d'en être donnée pour la problématique chalcédonienne ; pourquoi ne le serait-elle pas pour la problématique vaticane ?

Cette distinction entre la foi fondamentale, partagée nécessairement par toutes les Eglises apostoliques, et ses modalités de formulation, légitimement différentes selon les Eglises, entraîne une autre distinction. Il y a dans l'histoire de l'Eglise des conciles proprement oecuméniques à la foi desquels les Eglises communient parce qu'elles y ont participé et les ont approuvés. Mais il y a aussi des conciles généraux, propres à un Patriarcat. Dans ce cas, les Eglises qui n'y ont pas participé ne sont pas, ipso jure, excommuniées. Elles peuvent cependant reconnaître la légitimité des formulations théologiques de ces conciles généraux pour les Eglises participantes dans la mesure où elles y reconnaissent le "kérygma" fondamental. Mais elles ne sont pas pour autant tenues d'en recevoir pour elles-mêmes les "théologouména". C'est principalement à cet effort de discernement que sont conviées les cinq Eglises d'Antioche.

Mais ces deux lignes de solution ne sauraient être dissociées d'une troisième, celle-là d'ordre existentiel. Les Eglises orthodoxes et orientales sont concernées de près par les nouvelles orientations du concile de Vatican II et les dialogues doctrinaux qui l'ont suivi. Mais c'est l'ecclésiologie vécue entre les Eglises catholiques locales et l'Eglise de Rome qui les intéresse davantage : l'Esprit Saint écrit d'abord dans les faits, les textes viennent ensuite. Or cette priorité de l'ecclésiologie vécue nous renvoie précisément à Antioche et à la synodalité en acte que nous préconisons. A l'intérieur de chacune de nos cinq Eglises, comme pour leur reprise de communion entre elles, c'est d'abord la synodalité vécue que nous avons à promouvoir.

Une dernière constatation, si vous le permettez, pour confirmer l'intuition première de cette communication : le Patriarcat orthodoxe d'Antioche et le Patriarcat syrien-orthodoxe d'Antioche sont virtuellement en communion de foi sur la christologie débattue à Chalcédoine, et pourtant, cela n'a pas entraîné ipso facto la reprise de la communion plénière entre eux. Il faudrait pour cela au moins deux préalables. Le premier serait un véritable concile qui compléterait canoniquement celui de Chalcédoine. Le second serait un progrès effectif dans la communion de charité pastorale. Mais là encore nous sommes renvoyés à la première étape de la synodalité vécue. Et il est évident que, dans l'un et l'autre préalables, les trois autres Eglises (catholiques) d'Antioche sont aussi concernées. Certes, des dialogues bilatéraux ne sauraient être exclus, mais ils ne pourront être fructueux que s'ils portent justement sur les problèmes bilatéraux. Antioche est une Eglise locale indivisible : les efforts pour son unité plénière ne sont pas divisibles.

EXTRAITS DE L'ALLOCATION PRONONCEE PAR LE  
METROPOLITE GEORGES (KHODR) DU MONT-LIBAN  
LE 22 AOUT 1979 DEVANT LE SYNODE DE  
L'EGLISE GRECQUE-CATHOLIQUE D'ANTIOCHE

L'Eglise d'Antioche a saigné durant le Ve et le XVIIe siècles. Nous aspirons vers une large réconciliation entre tous ses fils ; elle ne retrouvera sa beauté que lorsque ceux-ci se reconnaîtront tous en un seul corps afin de réaliser ensemble l'appel à la sainteté. (...)

La rencontre des byzantins d'Antioche n'est qu'une étape dans la grande marche ; et si nous nous abandonnons à la spontanéité de l'appel réciproque entre nos deux communautés, peut-être alors la tradition liturgique qui nous réunit préparera-t-elle la voie à la rencontre. Quoi qu'il en soit, nous sommes dans votre demeure dans le recueillement et l'humilité dont se pare la recherche de l'unité. Notre père et patriarche Ignace IV nous a délégués après avoir sollicité pour notre rencontre le souffle de l'Esprit.

Cet Esprit divin nous a conduits à la conviction que l'oecuménicité, telle que l'Orient la comprend, ne se réalise pas seulement sur le plan du monde, mais qu'elle est avant tout un don céleste à une terre apostolique, terre d'Antioche, lieu de témoignage. Le message évangélique est réellement vécu par ceux qui ont reçu un héritage spécifique tel que le nôtre et qui est toute notre vie. Nous jouons notre rôle - malgré notre petit nombre - dans la mesure où nous prenons conscience de cet héritage et où nous le maintenons, vivant, dans nos souffrances. Il y a une identité antiochienne indubitable, qui commence aux temps apostoliques et se manifeste à travers les siècles, lorsque nous faisons face aux problèmes de la chrétienté et à ceux du monde. Antioche est le coeur de l'Orient chrétien dans ses expressions grecque, syriaque et arabe. Elle aspire, à travers nos efforts de rapprochement, à revivre sa vocation, afin de nous ramener des chemins perdus de l'histoire dans le sein de cette Eglise virginale et sensible à la beauté. (...)

C'est dans la marche oecuménique bénie à laquelle nous croyons, que vient la renaissance antiochienne, accueillant tout rapprochement légitime, et assimilant toutes les richesses des Eglises. Cela nécessite sans aucun doute d'en parler longuement. Le climat où nous sommes n'est cependant pas un climat défensif et tendu, et nous nous sentons capables de contribuer directement à résoudre les problèmes de toute l'Eglise.

Si nous dépassons l'esprit de division dans nos demeures, le monde entier en prendra acte. Si notre chute a été dans le passé une cause de scandale pour les hommes, notre salut n'en sera que davantage une résurrection d'entre les morts pour le monde chrétien dans sa totalité.

Nous ne vous proposons pas maintenant une forme d'unité dans le cadre d'une "orthodoxie". Nous espérons plutôt arriver ensemble à une même compréhension spirituelle et à la même espérance qui donneront d'eiles-mêmes naissance à la forme de notre unité. Si nous réalisons les dimensions du mystère de l'Eucharistie, tel que nos pères l'ont compris, et si nous nous attachons à l'essentiel de la liturgie byzantine, nous serons certainement en mesure de dire la même parole en réponse à chacun des problèmes de l'existence. C'est pourquoi il nous faut étudier en commun tout cela qui nous a été donné, et nous en inspirer pour approcher d'une manière créative les problèmes des hommes, afin de vivre une existence pascalle et unifiée.

C'est en cours de route que grandira la confiance, que les intentions, purifiées, s'uniront. Nous nous retrouverons alors dans le sein du miséricordieux.